George Sand.

IX

Mais qu'est-ce que la grande curieuse, la femme assoiffée et altérée de liberté et d'amour, de liberté sans règle et d'amour déjà troublé dans ses sources, va trouver dans l'intimité de celui qui fut Alfred de Musset? L'Alfred aura-t-il plus de poésie et plus de caractère que le Jules, et cette alliance, faite au nom de la liberté et de la volonté, signée par l'amour qui se croit puissant et de bonne foi, bien qu'il ait déjà signé à des contrats précédents, va-t-elle produire à des œuvres incomparablement belles dans une durée sans trouble, dans un bonheur mutuel et dans un respect au moins égal à l'admiration?

Que va être le poète et que va être l'homme?

Quelle sera la femme?

Il est presqu'inutile de répondre à cette dernière question, et il aurait mieux valu dire: Quel sera l'écrivain ou l'auteur?

Mais quand on est ce que nous sommes, un rien devant ces personnages et devant ces noms, il y a sans doute de l'insolence à poser des questions semblables, et le comble de l'insolence est peut être de vouloir y répondre. Car il n'est pas censé que le petit juge le grand, et si les ignorants jugeaient les savants, ce serait comme le renversement du monde et de la morale.

Les livres, pourtant, ont été faits pour être lus par tout le monde, et maintenant que tout le monde en fait, il n'est presque plus indiscret de poser des questions semblables et d'y répondre avec un certain respect et même avec le respect dû.

Puis, vous savez bien, d'après le dire moitié français et moitié gaulois, c'est-à-dire parfait, qu'il est bien permis à un chien de regarder un évêque, même sans le trouver admirable, à la condition toutefois de ne pas le mordre, à moins qu'il ne soit enragé.

Disons aussi pour excuse que s'il est dans le monde des auteurs, poètes et romanciers, des gloires qui ne pâlissent pas avec le temps mais qui grandissent plutôt, il en est aussi qui diminuent vite, tendent à disparaître et ne font pas toujours l'admiration d'un siècle entier.

Les auteurs modernes, fils de la vapeur, produisent aujourd'hui beaucoup trop pour produire quelque chose de bon, quelque chose dont on puisse dire comme pour les Anciens: *Ære perennius*.

Ils font tant d'enfants dans la liberté ou le dévergondage de leurs amours qu'ils ne les connaissent même plus.

X

Oui, quel est le poète qui porte le nom d'Alfred de Musset?

Il y a quarante années de cela, même trente, alors que le féminisme commençait à devenir une science et une doctrine, mais avant que la France eût passé par l'épouvantable défaite qui lui imposa le relèvement des cœurs et des âmes dans une autre foi que celle de *Rolla*, Alfred de Musset était considéré comme l'un des trois grands poètes du siècle. S'il n'était pas tout à fait Lamartine et s'il n'était point devenu Victor Hugo, c'est qu'il n'avait pas voulu. Puis, il avait eu des malheurs qu'on noie dans l'ivresse, avec l'absinthe pure, cette *maîtresse verte* qui vous console des autres, sans doute parce qu'elle a la couleur de l'espérance. Mais il avait bien parlé de l'amour, en âme sensible et souffrante, et il l'avait même chanté avec un certain sensualisme qui ne fait pas peur à tout le monde. Le poète avait le sentiment de la beauté et le goût de la sensation. Les femmes ne pouvaient pas le détester, puisqu'il avait des notes religieuses, vagues, il est vrai, mais religieuses, et que le sensualiste avait de la poésie, de l'harmonie et de la caresse dans son langage. On peut même dire qu'Alfred de Musset a été plus le poète de la femme que de l'homme; et cela n'est point une injure, ni la preuve d'une infériorité. Cela, pourtant, ne signifie pas que toutes les femmes l'aient admiré, ni que l'admiration d'une époque se continue dans une autre époque, ni que ceux qui aiment bien à un certain âge doivent aimer de même ou de la même façon vingt ans après. Mais nous autres, de la vieille génération, quand nous avions vingt ans, nous aimions presque tous Alfred de Musset, et le chantre de *Namouna* était notre poète. Les musiciens, toutefois, lui préféraient Lamartine, à qui ils trouvaient l'haleine plus longue et la lyre plus mélodieuse. Lamartine n'avait pas hanté les cafés et autres lieux, et Lamartine était de meilleure noblesse qu'Alfred de Musset. Mais les sévères, les austères, ceux du grand art et de la conception puissante, ceux qui dans un magnifique vers de penseur, haut et beau comme une colonne de marbre blanc, voyaient tout un poème de grandeur et d'éternité, ne permettraient point que l'on comparât Lamartine lui-même à Victor Hugo. Toutes les comparaisons, du reste, pèchent par quelque endroit, le pied, le nez ou une autre partie du corps.

Mais ce qui est certain, c'est que si Alfred de Musset, un peu oublié aujourd'hui, n'est pas un poète de troisième ordre, et que si Lamartine reste et doit rester au-dessus de lui à plusieurs titres, Victor Hugo, lui, est un grand et immortel *classique* de génie.

XI

Laissons dire d'Alfred de Musset, que l'on ressuscite dos à dos avec George Sand—*loquente Francisco Coppée*—"qu'il est un très grand poète, qu'il a été celui de notre jeunesse, qu'il a parlé excellemment de l'amour et de la souffrance, que son œuvre sera immortelle, qu'il ne cisèle pas aussi admirablement le vers que le Benvenuto Cellini du *Passant*, que s'il est passé de mode de nos jours, c'est uniquement *parce qu'on ne s'occupe pas de lui*, etc." Reconnaissons aussi, avec le même Coppée, que son "théâtre renferme des choses splendides et est facile à représenter."

L'on peut également admettre, avec M. José Maria de Heredia, un autre Académicien, qu'Alfred de Musset "est un poète lyrique de second ordre, mais néanmoins un très grand poète, et qu'il est peut-être le seul grand auteur dramatique du dix-neuvième siècle qui restera!!!

Ne croyons pas complètement, avec M. George Rodenbach, qui n'est point un Académicien, qu'Alfred de Musset est un poète qu'on abandonne à vingt-et-un ans, qu'il est vaniteux, prolixe, déclamatoire, d'âme assez vulgaire, vraiment trop sans nuances, insupportable s'il n'était malheureux, mais que pourtant il y a quelque chose de durable dans son œuvre, d'original et de très beau, son théâtre, bien que Hugo soit le soleil et Musset la lune."

Enfin, avec Robert de Montesquiou, pas Académicien non plus, mais toute, supposons, si bon nous semble, que l'auteur des *Contes* et des *Nuits*, "expie cruellement dans la carcasse des *masses* l'usage inconsidéré des tons légers et criards." *Sic.*

Ce comte-là, avec son esprit et son verbe, ne doit pas être le *mens agitans molem*, et sa haute aristocratie lui défend l'abord et la main du peuple.

Mais si ces quatre maîtres, poètes, littérateurs et critiques ont chacun un Musset, et si vingt-cinq autres ne doivent pas mieux s'entendre sur le poète et la poésie, quel peut donc être le véritable Musset, celui dont la *mode est passée*, pour nous servir des expressions de Coppée, et dont on ne s'occupe à cette heure que parce qu'il y a eu contre lui et George Sand une petite histoire de morale douteuse?—Tant il est vrai que c'est toujours la femme qui met l'homme en relief dans la solennité du génie et du front.

Et si des personnages illustres, Académiciens et autres, ne s'entendent pas mieux que cela sur la valeur de l'un deux et le jugent à couteaux tirés, bien qu'il soit mort, n'est-il pas permis au *Tutor* ou cordonnier d'Apelles de lever les yeux *ultrà crepidam*, jusqu'au genou et même jusqu'à la tête?

XII

Le mot *poète*, de nos temps, est devenu un mot très banal, et le moindre rimeur le met volontiers à son chapeau, comme un plumet de gloire.

Mais le poète, le vrai poète, s'il existe, s'il possède en lui le génie véritable, l'inspiration, l'expression, le verbe et la couleur, avec les grandes pensées de l'esprit, les sentiments profonds du cœur et la foi vivante et puissante sans laquelle rien n'est et ne peut être, étant l'âme sans doute, ne peut pas s'appeler poète sans raison et sans œuvres. Il est un *créateur* dans le domaine immortel du beau et de l'esthétique. Il doit produire quelque chose de grand et d'éclatant, quelque chose sur lequel on ne se trompe pas et que l'on admire, même quand on est ignorant, et il ne lui est point défendu d'être sublime, bien que le sublime soit rare. Sans ces conditions, difficiles sans doute mais possibles avec les élus, l'on n'est qu'un rimeur plus ou moins désagréable ou un poétreau digne parfois de l'Académie ou des galères.

Mais quand on est véritablement poète, que l'on a en soi le génie *præsenti Deo*, que le vieux Pégase fourbu de Boileau vous est inutile pour gravir l'Hélicon sacré où les Muses souriantes vous couronnent du laurier de l'immortalité, ce n'est pas aux banalités, aux frivolités et aux choses qui passent et qui sont sans grandeur, qui intéressent peu ou qui n'intéressent que vous-même, que l'on consacre sa poésie ou sa force créatrice. Le poème est fait d'autres matériaux. Il n'a pas un caractère personnel. Ce n'est point un bouquet à Chloris, quelque charmant qu'il soit ou que Chloris être belle, et votre élégie de douleur, quand elle n'a rien de profondément humain, comme cri de tous les cœurs, ne peut pas nous arracher des larmes.

Est-ce que le sujet peut être indifférent?

Voyez ceux qui ont été de vrais poètes, c'est-à-dire des *créateurs*.

C'est Prométhée qui vole le feu à Jupiter pour le donner aux hommes; c'est Hésiode qui chante les dieux, c'est-à-dire le surnaturel; c'est Homère qui chante les dieux, les héros, la Grèce et la civilisation antique; c'est Virgile qui chante Rome, la patrie et une civilisation nouvelle; c'est Milton qui chante la Genèse, le Paradis et l'origine du monde; c'est—qui donc?—qui chante la religion nouvelle de rédemption, de salut, d'amour, de charité, de fraternité et de démocratie qui se nomme christianisme; c'est Victor Hugo, dans nos temps, qui monte au haut des tours de Notre-Dame, où Quasimodo sonne les cloches, pour voir et dire ce qui se passe dans la grande basilique, dans le Paris de toutes les passions humaines, au-delà même et dans l'avenir des visions prophétiques.

XIII

Non, le sujet n'est pas indifférent pour le poète, pas plus que l'œil et la lumière.

Il y a sans doute beaucoup à faire avec le cœur humain, qui a ses abîmes et ses drames que le poète doit explorer courageusement, dût-il s'y perdre et y mourir en compagnie d'une femme aimée, pourvu toutefois que leur amour ait une autre poésie que la curiosité personnelle et qu'il réponde à la grandeur du nom. Ce ne serait point alors du sadisme et du mussettisme.

Mais celui-là ne serait pas poète ou ne comprendrait pas la mission du poète et de la poésie, qui ne consacrerait point son génie, s'il en a, à une grande cause, à une souveraine justice, aux principes qui sont vrais, aux sentiments qui sont nobles, à ce qui est la beauté, à ce qu'il faut aimer et vénérer, à la patrie où la famille a droit à l'honneur et au respect, à la religion qui doit être le lien sacré dans l'amour de ses semblables, à l'humanité, cette immense patrie des hommes dans laquelle on devient criminel en brutalisant, en frappant, en tuant ou en asservissant les autres. Et si le courageux et généreux poète a la grande commisération pour les faibles, les petits, les pauvres, les déshérités, ceux qui souffrent, ceux qui sont affligés, ceux qui pleurent, ceux que l'on fait souffrir par une violence ou une injustice sociale quelconque, qu'il soit béni. Que s'il s'indignait jusqu'à blasphémer contre la souffrance, il serait presque excusable. Et ceux qui ne comprennent pas qu'il y ait parfois du révolutionnaire et du socialiste dans le poète, ignore qu'un révolutionnaire est souvent un chrétien irrité et qu'un socialiste sincère est toujours un homme de cœur bon et d'urgente justice.

Quant aux œuvres des auteurs et des poètes qui n'ont point été inspirées par ces principes et ces sentiments, qui n'ont pas en elles la passion de la vérité et de la justice, dont le caractère n'a rien de social et d'humanitaire, elles passent et doivent passer après quelques jours d'étonnement, de surprise et de faux éclat. Elles n'ont pas en elles le principe du bien et de l'éternité. La foi leur a manqué.

Mais celui qui a dit qu'Alfred de Musset était vaniteux, personnel et d'âme un peu vulgaire, ne s'est peut être pas absolument trompé. Ses poésies et ses actes sont là pour le prouver. Il fut égoïste, très égoïste ou personnel, comme beaucoup de ceux de sa race. Car la race des poètes ou quasi poètes n'est pas seulement l'*irritabile genus* dont la susceptibilité est extrême et l'irritabilité sans nom, mais encore d'un égoïsme et d'un personnalisme exceptionnels. Avec la haute opinion qu'elle a toujours d'elle-même, croyant que toute louange lui est due et que tout laurier lui appartient, elle entend rapporter tout à elle-même. *Ego sum qui sum.* Elle est la race supérieure et elle parle la langue des dieux. Pourquoi ne l'adorerait-on pas?

George Sand valait mieux qu'Alfred de Musset.

XIV

Vous dites qu'il a été malheureux et qu'il a souffert.

Mais cela, croyons nous, ne suffit pas pour inspirer l'admiration. La pitié, dans le cas, s'impose seule.

Il est bien vrai que la souffrance, dans laquelle il y a toujours quelque chose de sacré du reste, peut quelquefois être le principe de grandes choses et contenir des œuvres et des vertus précieuses. Il en est même qui la croient non seulement inévitable, mais encore nécessaire et qui en font le principe de la grandeur humaine.

Ne discutons pas la question, croyant que Dieu ne peut pas vouloir la souffrance humaine et que la douleur n'est pas rigoureusement un bien ou un plaisir.

Mais si la souffrance, comme l'indignation, peut au besoin faire un poète, *facere poëam*, il y a certainement des souffrances plus intéressantes les unes que les autres, de méritées et d'imméritées, qui vous abattent misérablement ou qui vous rendent superbe et héroïque dans la résistance. L'homme qui sait bien souffrir, souffrir bravement, en stoïcien qui nie la douleur, est souvent magnifique, comme aussi la femme, plus magnifique encore que l'homme. Et s'il doit sortir de cette souffrance une leçon, une œuvre ou une vertu, ne craignez point d'admirer ou même de vénérer.

Oui, si vous souffrez pour une bonne cause, pour une vérité utile à tous, pour une justice à laquelle tous ont droit, pour une liberté à défendre, pour la science, pour la patrie, pour l'humanité, pour vos semblables, étant souvent victime et martyr, vous êtes sans doute de ceux qui méritent la couronne d'épines, la seule glorieuse peut être.

Mais si vous souffrez pour un intérêt tout personnel, dans votre égoïsme, dans votre amour-propre, parce que vous avez été trahi en le méritant bien, parce que vous faisiez ce que vous ne deviez pas faire, et que vous n'êtes en réalité qu'un égoïste ayant trouvé ce qu'il cherchait, le cas est moins intéressant, et vous n'avez pas le droit d'élever votre souffrance jusqu'à la hauteur d'un poème social. Vous le tenterez en vain, et toutes les poésies d'Alfred de Musset, avec leurs plaintes, leurs colères, leurs cris, leurs doutes, leurs blasphèmes, leurs éclairs de génie, tout le matériel désordonné de ce qui aurait pu être une œuvre magnifique avec la foi qui est le complément du génie, ne seront pas ce poème.

Mais, répétons-nous, Alfred de Musset n'avait pas la foi véritable et puissante, mère des conceptions courageuses et des volontés soutenues jusqu'à l'héroïsme.

C'était peut être un féminin, moins viril que George Sand.

XV

Oui, très probablement, Alfred de Musset, le poète des femmes bien plus que Legouvé, a été un féminin, un névropathe de nos temps et une antithèse de George Sand, à qui l'émancipation n'enleva jamais la santé et qui sut toujours se reprendre sans trop de souffrance et sans lamentable désespoir. Après tout, elle avait de la philosophie, sans pourtant être héroïque au point de dire avec Virgile: "*Uno avulso, non deficit alter*".—"Tous les hommes se ressemblent."

Mais Alfred de Musset n'était pas le poète né pour souffrir, et, comme tous les épicuriens et les sensualistes à qui le devoir ne se montre pas toujours haut et superbe, dominant tout, pouvant s'oublier un instant mais se retrouvant à l'épreuve, il n'admettait pas la souffrance et la redoutait comme une ennemie, la voyait plus terrible qu'elle ne l'est souvent et ne se sentait pas de force à lutter contre elle ou à passer par son feu purificateur. Il avait peur pour ses ailes. Ce n'est pas lui que la souffrance devait sacrer, tremper dans la force par une œuvre plus durable que l'airain.

Qu'Alfred de Musset ait souffert et ait été malheureux, peut-être un malheureux, ainsi qu'on le dit, cela doit être, et les actes et les paroles du désespéré sont là. On a vu l'homme après ses malheurs et dans son suicide intellectuel et moral. Pardon à lui sans doute, bien qu'il eût pu mourir plus grand, même grand!

Mais il n'a pas su souffrir.

Gâté peut-être par l'éducation facile et les douces sucreries de l'amour sans passion, ce poète heureux, au premier vent froid et douloureux de l'épreuve, pour ne pas dire au premier mécompte de sa passion et de son orgueil, se sent comme vaincu. Il ne se demande point si le coup qui le frappe est bon, est juste, s'il mérite, et doit lui être profitable. Il n'a pas l'orgueil plus haut que l'humiliation. Le devoir auguste de la vie, avec les œuvres d'un esprit supérieur et d'un élu, ne lui apparaît point dans la transfiguration du poète. Le poète a les ailes brisées, et l'homme, désormais, pauvre naufragé de la vie, sans croyance et d'une complète indifférence au bien et au beau, se laissera aller à la dérive des choses qui n'ont pas de gloire. Il ne cherchera pas même à se ressaisir à l'art, un consolateur pourtant et qui ne maudit pas la souffrance qui lui apporte son héroïsme et ses révélations.

Que s'il parle encore, c'est d'une voix singulière, et s'il chante encore de temps en temps, ayant la Muse en lui, c'est d'une voix qui n'est plus limpide et claire, qui a l'harmonie étrange et dans laquelle on peut trouver la note de l'ivresse mauvaise et de l'absinthe amère.

XVI

Il est bien vrai que si la femme est la bénédiction de l'homme, au moins selon les intentions de la Loi, elle peut aussi en être la malédiction. La chose, à vrai dire, dépend des deux.

Mais l'abandon, parfois très naturel, d'une femme aimée que vous n'avez pas su comprendre et qui, du reste, ne vous avait point juré la fidélité des amours éternelles,—serment plus redoutable que celui que les Païens faisaient par les dieux infernaux—ne doit pas faire mourir un homme ou le désespérer jusqu'à la consolation par le suicide, même s'il aime bien.

L'homme fort et jeune n'a-t-il rien de mieux à faire, et se suicide-t-on pour cela?

La chose est fâcheuse sans doute, et la trahison, pour employer le mot terrible, n'est agréable que lorsque vous la cherchez, car il est, dit on, des trahisons ou des abandons qui sont des délivrances; mais il n'y a vraiment pas de quoi, dans un tel malheur ou dans un tel accident, faire des élégies qui n'apitoient personne ou du drame qui ne prouve rien, à moins pourtant que vos élégies soient plus naturelles que les *Nuits* de Young, ou que votre drame, s'élevant au-dessus de vous-même, n'ait point un caractère personnel et qu'il vaille la tragédie antique. Le mélodrame n'est point un chef-d'œuvre.

Et ce n'était pas dans l'ivresse, peu intéressante quand elle sent l'absinthe et qu'elle fait tituber le génie, qu'il fallait chercher le chef-d'œuvre ou le poème splendide qui donne l'immortalité.

Ce singulier goût-là, du reste, n'est pas toujours produit par une peine de cœur, un chagrin d'amour ou de vives contrariétés. Si on lui demande aujourd'hui l'oubli de ses peines, une consolation qui marque de virilité et d'énergie morale, hier peut être, avant le malheur, on connaissait déjà le parfum de la liqueur; et le poète, dans ses vers, emploie trop souvent le mot *ivresse*, qu'il fait rimer avec *caresse*, pour qu'il soit né buveur d'eau, et n'ait jamais approché de ses lèvres que l'eau limpide de la fontaine d'Hippocrène. Cette eau, quoiqu'on en dise, n'est guère inspiratrice, et le poète moderne, avec les Muses de nos temps, croit bien plus au bordeaux, au bourgogne et au champagne qu'il ne croit à l'eau des fontaines et des puits. Ce n'est pas dans un puits qu'il descendra pour y trouver la vérité, si elle y est, car la vérité d'un puits doit être froide, quand celle de la cave a plus de chaleur et d'ivresse, plus d'inspiration et plus d'enthousiasme. Elle se laisse couronner de roses; elle a le sourire aux lèvres; elle chante joyeusement avec Horace et les autres, et l'infidélité de ses amours n'a rien de criminel.

Mais la vérité de l'absinthe?

Pauvre Alfred de Musset!

J. GENTIL.

UN DON D'UNE RARE MUNIFICENCE.

Les journaux allemands signalent un don d'une rare munificence fait à la ville de Francfort par un de ses citoyens. Le célèbre romancier et historien allemand Gustave Freytag, qui est mort à Wiesbaden l'année dernière, avait réuni avec un zèle de collectionneur passionné, une bibliothèque considérable de livres et de publications diverses concernant l'histoire de la civilisation humaine depuis le quinzième siècle jusqu'à nos jours. Après la mort de Freytag le désir fut unanime dans le monde des savants allemands d'empêcher la dispersion de cette bibliothèque et de la rendre accessible au public. Ce désir vient d'être réalisé par M. Léopold Sonnemann, le directeur bien connu de la *Gazette de Francfort*. M. Sonnemann a acheté la bibliothèque de Freytag et en a fait don à la ville de Francfort. Celle-ci devra incorporer la collection à sa bibliothèque municipale et la mettre à la disposition du public. La collection, dont vient de s'enrichir la bibliothèque municipale de Francfort, se compose de 1,060 publications de caractère moderne et de 6,305 livres, brochures, gravures et dessins provenant des siècles passés depuis le quinzième; ces derniers 6,305 numéros, qui sont pour la plupart des pièces uniques et de grande valeur, ont été catalogués par la main même de Freytag.

UNE ANECDOTE.

Une anecdote.... de circonstance sur Sarah Bernhardt.

Au sortir du Conservatoire, Sarah Bernhardt cherchait partout un engagement. Après bien des démarches elle réussit enfin à entrer au Gymnase, où on lui confia un rôle dans une pièce intitulée: *Un mari qui lance sa femme*. Ce rôle comportait deux costumes: au premier acte, la débutante paraissait en princesse valaque; au second, en paysanne lithuanienne. Grande joie de Sarah Bernhardt, qui joua d'ailleurs convenablement son personnage et obtint un certain succès.

Cette fois, la jeune artiste était au comble de ses vœux; on pouvait donc croire qu'elle allait se consacrer tout entière au théâtre. Ah! bien, oui. Le matin de la troisième représentation, une lettre est déposée chez le concierge du Gymnase. On l'ouvre. O stupeur! Elle est à peu près conçue en ces termes:

Mon cher directeur,

Ne comptez pas sur moi, ce soir. Des raisons majeures m'obligent à quitter subitement Paris. Je vous sais bon et loyal, aussi je ne crains pas que vous cherchiez à mettre quelques entraves à ma fortune, à mon bonheur.... peut être. Ne m'en veuillez pas et gardez un bon souvenir de la toquée.

(*Suivait la signature*)

Depuis lors....

L'esprit des autres expliqué.

Faites votre devoir et laissez-faire aux Dieux.

CORNEILLE (Horace.)

Telle brille au second rang qui s'éclipse au premier.

VOLTAIRE (La Henriade.)

UN ANNIVERSAIRE.

Le 15 décembre dernier il y a eu cinquante-six ans que les restes de Napoléon furent conduits en triomphe aux Invalides. Cet anniversaire reportera, pour un instant, la pensée sur l'illustre prisonnier de Sainte-Hélène, au sujet duquel on a tant écrit et tant parlé. Il semble que notre fin de siècle, surtout, soit avide des moindres faits ayant trait à l'homme dont la gloire a déjà cent ans. Voilà pourquoi on lira peut-être avec intérêt quelques détails sur les derniers jours et la mort de Napoléon, détails plus ou moins connus, enfouis pour la plupart dans les vieux journaux du mois de juillet 1821.

Le mardi, 1er mai, les personnes qui entouraient l'empereur alité depuis six semaines, se persuadèrent pour la première fois qu'il était dangereusement atteint; le 2, le mal ne fit que s'aggraver, et le 3 on désespéra de le guérir.

Pourtant, le vendredi 4, un mieux sensible se produisit, mais ce n'était qu'un court répit, car le lendemain l'état du malade s'aggrava considérablement. Le matin de ce jour, à cinq heures, il prononça ses dernières paroles:

"Tête.... armée...." Quelques instants auparavant, il avait demandé que son corps fût ouvert afin que les médecins pussent constater que sa maladie était la même que celle dont mourut son père, un cancer de l'estomac.

L'autopsie montra, en effet, qu'il ne s'était pas trompé dans ses conjectures. Quand il voulait parler de la douleur qu'il éprouvait, il la comparait à celle qu'aurait faite un couteau enfoncé dans son estomac, où il se serait cassé et sur le tronçon duquel la plaie se serait refermée.

Ce fut le samedi 5 mai, à 6 heures du soir, qu'il expira. Son corps fut exposé les 6 et 7 sur un petit lit de camp dont le soldat qu'il était s'était fait suivre dans presque toutes ses campagnes. On le déposa ensuite dans un cercueil de plomb, renfermé lui-même dans un double cercueil d'acajou, et on le recouvrit du manteau bleu brodé d'argent que l'empereur portait à Marengo.

L'enterrement eut lieu le 9 mai. Napoléon Bertrand, fils du maréchal, conduisait le deuil. Mme Bertrand et sa fille dans une calèche, lady et miss Lowe dans une autre, faisaient partie du cortège.

Voici ce que le *Moniteur* du 6 juillet 1821 publiait au sujet des sentiments religieux manifestés par Bonaparte lors de ses derniers moments: "Il est certain qu'il est demeuré tout à fait indifférent à toutes les cérémonies et que s'il a reçu les sacrements ce n'a pu être que dans un état d'insensibilité complète. La seule circonstance qu'on pourrait expliquer favorablement est celle-ci. On assure que, peu d'heures avant sa mort, il a retiré lentement ses mains placées à ses côtés, et qu'il les a croisées sur sa poitrine avec un mouvement convulsif. Un instant après, il les replaça dans leur première position."

Napoléon pendant les années qu'il passa à Sainte Hélène, avait une vie excessivement réglée. Le matin il se levait de très bonne heure, et, après une promenade, il dictait ses notes tantôt au comte de Las Cases, tantôt au général comte de Montholon. Il aimait beaucoup à causer sur les événements auxquels il avait pris une part si énorme et sur les hommes qu'il avait employés. Ses entretiens roulaient aussi parfois sur la situation de l'Europe; mais, pendant les deux premières années de son exil, comme il ne recevait que de rares numéros du *Courrier*, les bruits de la politique générale ne lui arrivaient que confusément. Plus tard on fit droit à son désir en lui adressant des livres et de nombreux journaux.

Après son dîner, il faisait une nouvelle promenade, puis écoutait quelque lecture, choisie très souvent dans Corneille, un de ses auteurs de prédilection. Il éprouvait également un grand plaisir à entendre lire la *Mort d'Hector* par Luce de Lancival.

L'avenir est dans le sein de Dieu, aimait-il à répéter fréquemment au cours de ses conversations. Oui, l'avenir est dans le sein de Dieu et il reste jusqu'à la fin le secret de Dieu. La vie tout entière de cet homme extraordinaire n'est-elle pas la consécration de ce mot, et est-il étonnant que cette pensée ait frappé Napoléon en exil? Qui donc en effet aurait pu prédire la fortune du jeune Corse qui avait nom Bonaparte? Qui donc aurait pu prophétiser à l'Empereur dictant des lois à l'Europe qu'il mourrait en plein Océan, prisonnier sur un rocher désert, brûlé par le soleil d'Afrique?

Les Anges sont Femmes.

L'Eglise est la maison la plus belle du monde.
Faite pour le Dieu tendre et doux en qui je crois,
N'ayant pour serviteurs près de la Sainte-Croix
Que des anges-gardiens à chevelure blonde.

Le murmure qui semble emplir la nef profonde
C'est le bruit de leurs pas et c'est leur douce [voix,
Et quand ils sont joyeux ou graves à la fois
C'est qu'ils font leur concert en chantant à la [ronde!

Aux cloches du matin, le soleil, chaque jour
Descend parer l'autel pour la festin d'amour;
Alors paraît l'encens, les rayons et les flammes

Quelque chose s'entend d'invisible et de pur
Comme un chant féminin qui flotte dans l'azur
Et c'est pourquoi je crois que les anges sont [femmes!

RELIQUES DE JEANNE.

On assure que l'on possède une côte de Jeanne d'Arc dérobée par un humble citoyen de Rouen aux cendres du bûcher et conservée avec piété de génération en génération.

Le *Matin* publie là-dessus un curieux article.

En 1891 un archéologue Orléanais, l'abbé Cochard publiait une brochure dont la conclusion était "des cendres de Jeanne d'Arc il ne reste rien."

M. Tourlet pharmacien à Chinon écrivit peu après à M. Cochard qu'il possédait des ossements renfermés dans de *vieux* verres qu'un *vieux* parchemin fermait le bocal à l'aide d'un fil *ancien* entourant le col du vase, qu'une cire rouge empêchait toute ouverture et que sur le parchemin on lisait en *vieille* écriture. "Restes trouvés sous le bûcher de Jeanne d'Arc, pucelle d'Orléans."

Le premier mouvement de M. Cochard et de ses amis, fut de croire qu'ils se trouvaient en présence d'une simple mystification, d'un "truquage" analogue à ceux qui avaient permis à tant de marchands de bric-à-brac déjà d'écouler une infinité de crânes de M. de Voltaire.... C'est le sentiment qui persiste encore chez quelques uns. Néanmoins, une commission fut constituée sous la présidence de l'évêque d'Orléans, et M. Tourlet fut invité à lui soumettre sa relique.

Cette commission se composait de MM. les docteurs Pilate et Arqué; Causse, pharmacien-chimiste, Laroche et Agnès, grands vicaires; Jarry, Dumuys, Herluison, Cochard et Desnoyers, membres de la Société archéologique de l'Orléanais; Séjourné, secrétaire de l'évêché, et Fouqueteau, ancien magistrat.

C'est devant cet aréopage que fut ouvert le bocal.

On constata que le verre du récipient et l'écriture du parchemin dataient du dix septième siècle; que la cire, sans nulle fraude possible, avait été appliquée à la même époque, et que, par conséquent, les restes, s'ils avaient été recueillis, authentiques ou non, en 1431, avaient dû être transvasés deux cents ans plus tard, pour une cause quelconque.

On tira dehors un paquet enveloppé d'une vieille toile de pur chanvre remontant au moins au quinzième siècle, bien avant l'invention des cotonnades ou de tous les tissus composés. Cette enveloppe suffisait seule à établir la bonne foi de M. Tourlet et des détenteurs du précieux dépôt sous Louis XIII ou sous Louis XIV.

L'enveloppe contenait trois os et deux morceaux de bois:

1. Un fragment d'os long appartenant à un petit quadrupède;
2. Un petit morceau d'os plat de détermination douteuse, mais n'appartenant pas à un squelette humain.
3. *Une portion de côte ayant fait partie d'un corps humain et couverte d'une substance étrangère qui lui est adhérente.*

Telle était la conclusion sommaire des médecins de la Commission.

L'expert-chimiste alors chargé d'examiner les morceaux de bois ainsi que la matière étrangère recouvrant le débris de côte.

M. Causse fit les analyses nécessaires, et voici comment il en rendit compte:

L'os, dit-il, soumis à l'analyse, offre la composition des os humains, et la calcination par le feu lui a fait perdre, avant qu'il fût recueilli, toute trace d'enveloppe osseuse. Il est recouvert par une épaisse couche protectrice d'un noir brillant, à odeur empyreumatique prononcée.... La partie de ce baume en contact avec l'os ne contient aucune trace de membrane, ce qui implique que la calcination avait détruit cette enveloppe osseuse avant que le baume vint recouvrir l'os.... Celui ci a été certainement plongé dans le baume en fusion.

Ce baume est un composé *dans lequel domine la poix* ou un de ses dérivés.

Le chimiste a examiné les morceaux de bois contenus dans le bocal. L'un d'eux offre un intérêt particulier. Voici comment on le décrit:

C'est une succession de rondelles de chêne, réunies et agglomérées par une matière noire et brillante, à cassure conchoïdale, ayant la même odeur et la même composition chimique que l'enduit de l'os. Ces rondelles sont en outre retenues les unes sur les autres par une toile grossière et de pur chanvre qui les enveloppe.

Il n'échappera pas que cet appareil ressemble à une tête de torche, telle qu'on en fabriquait couramment au quinzième siècle et est telle que le bourreau dut en employer pour allumer le bûcher de Jeanne.

L'enduit de l'os serait-il non un baume mais la poix ou résine en fusion?

La Commission admet la possibilité et même la probabilité qu'on possède une relique de Jeanne.

Elle ajoute, dans son rapport:

C'est sans doute le soir, quand les agents du cardinal de Winchester avaient fini leur besogne, quand aucun soldat n'était resté sur place, qu'un Rouennais [illegible] fouiller rapidement les débris et [illegible] emporté au plus vite son précieux trésor, ce qui explique bien la présence dans le bocal d'autres objets qu'un ossement humain, (celui d'un petit quadrupède) et d'un fragment de bois imprégné de résine; la récolte a dû être faite précipitamment dans la crainte d'être vu par des Anglais ou des Bourguignons; on a ramassé promptement tout ce que le terrain du marché public a fourni, ce qui se rencontrait sous la main; choisir n'était pas possible, car le temps et la lumière manquaient; notre heureux voleur a donc agi rapidement et est parti au plus vite.

....N'est-ce pas, messieurs, avec quelque attendrissement que l'on peut reconstituer la scène de ce simple homme du peuple qui, après avoir pleuré pendant le supplice de Jeanne, car le peuple pleurait, disent les historiens de Jeanne, s'en vient le soir au péril de sa liberté, de sa vie peut être, recueillir furtivement les quelques restes de la martyre de la France, puis leur donnant dans son obscure demeure, un asile sacré, un honneur privilégié, et, suivant lui une éternité de conservation! Ah! pourquoi son nom nous est-il inconnu? Les noms odieux de Bedford, de Warwick, de Winchester, Cauchon, Loiseleur, Estivet ne nous sont que trop connus; pourquoi le silence s'est-il fait autour de cet homme au cœur intrépide, à l'amour héroïque de la France? Saluons-le, au moins, messieurs, avec reconnaissance, et s'il a donné à Jeanne d'Arc un autel dans sa pauvre maison, donnons-lui un profond souvenir dans notre cœur français.

PENSÉES.

Suivant nos associations historiques, nous aimons, ou nous détestons certaines villes, comme des personnes.

L'honnête homme qui nous fait du bien pour obéir aux préceptes de la morale et de l'humanité.... malgré tout son mérite, ne va pas à notre cœur, comme le mauvais sujet qui nous sert parce qu'il nous aime.

trainée."

Un long moment, elle s'arrêta à cette douce figure de sa mère, dont quelques lettres étaient là, écrites pendant une saison qu'elle avait dû faire à Vichy et où elle n'avait amené que sa fille aînée, laissant Geneviève à M. Plainval.

Et toute l'âme de sa mère était dans ces quelques lettres pleines de conseils, de recommandations, dont la plus essentielle était toujours:

"Obéis bien à ton père.... Sois bien douce avec ton père...."

La soumission de la femme au chef de la famille.

Aujourd'hui, Geneviève comprenait que la vie de sa mère n'avait pas dû être exempte de soucis, de chagrins auprès de cet homme, certes pas méchant mais aussi autoritaire chez lui qu'il était coulant au dehors.

Jamais pourtant l'excellente femme ne s'était plaint. Elle poussait la soumission jusqu'à ne pas gémir, quoiqu'elle eût une douloureuse maladie d'estomac, parce que son mari n'aimait pas "entendre geindre!" Et elle était morte, laissant à ses enfants l'exemple de la femme douce et aimante dont toute la joie est dans son foyer.

—Pauvre maman!

Geneviève pleura un peu.

—Ah! si tu avais vécu, pauvre maman!

Toutes celles qui, à l'âge où elles devenaient jeunes filles, n'ont pas eu leur mère auprès d'elles, comprendront l'indicible mélancolie avec laquelle elle prononçait ces mots.

Et, la chère maman disparue, une tout autre vie avait commencé, avec l'introduction de Pascaline Abancourt dans la maison.

D'abord, beaucoup de travail, les cahiers qui étaient là en faisaient foi, parce que l'institutrice voulait tirer honneur et profit de ses élèves.

Geneviève et sa sœur avaient dû suivre dans leur entier des programmes qui auraient effrayé leur mère, laquelle trouvait que la plus grande qualité d'une femme est de savoir tenir son intérieur.

Mais Pascaline savait les faire travailler sans les fatiguer; les leçons étaient, avec elle, presque une distraction autant qu'un enseignement. Système qui eût été parfait s'il n'y eût manqué un peu de cœur, de tendresse.

Pascaline amusait ses élèves; on entendait toujours des fous rires aux heures des leçons. Et M. Plainval se félicitait d'avoir eu la main si heureuse: les petites ne pouvaient plus se passer de l'institutrice.

Il ne se rendait pas compte qu'une chose faisait défaut, surtout à Geneviève, ce perpétuel enseignement du devoir qui l'eût sans doute protégée plus tard contre l'irréparable faute qui devait être le malheur de sa vie.

Longtemps encore Geneviève s'attarda à cette époque. Elle relut des lettres de sa sœur écrites pendant des vacances où Louise avait accompagné son père en Belgique tandis qu'elle même allait aux bains de mer avec Pascaline.

—Que nous étions heureuses alors!

Et c'était au retour de ces vacances que sa faute avait commencé.

Tous ses tiroirs étant enlevés, il semblait qu'il n'y eût plus devant elle que la carcasse du meuble.

Et pourtant, un dernier ressort fut pressé, et de cette carcasse, une légère planchette s'abattit, derrière laquelle étaient un paquet de lettres et des fleurs desséchées.

Et elle murmura un nom:

—Jacques....

Et un flot de sang envahit son visage.

Puis, lentement, elle défit le ruban rose passé, qui liait les lettres. Et, le cœur tout gonflé, elle lut la première:

"Mademoiselle,

"Sans doute me répondrez-vous simplement par un regard de mépris; mais je n'ai pas le courage de demeurer plus longtemps silencieux. Si humble que je sois, j'ai osé lever les yeux vers vous.... Je vous adore.

"Pardonnez-moi si je vous offense!

"J...."

"Le petit voisin qui regarde souvent par-dessus le mur du jardin."

Ce n'était, en effet, que bien peu de chose, ce petit voisin, le fils de modestes tisserands, dont la cour aux volailles touchait au mur qui bordait le jardin de M. Plainval.

Et Geneviève ne savait de lui que ceci, c'est qu'il était un diable à l'école, mais qu'il y remportait tous les prix et qu'il était fort gentil avec sa mère.

Et il osait!.... Certes, cela ne méritait que du mépris! Tel avait bien été le premier sentiment de Mlle Plainval, fille de M. Plainval, maître de la plus importante maison de teinturerie de la place de Roubaix.

Mais sa courte lettre était charmante, cette lettre parvenue, elle ne savait comment, dans sa chambre; son écriture était nette, énergique; et le visage, qu'elle avait effectivement aperçu très souvent par-dessus le mur, était gentil.... plus que gentil, beau, avec des traits un peu forts, mais si francs, et d'épais cheveux bouclés d'un blond ardent et de grands yeux bleus.

—Ce gamin.... à peine sorti de collège!.... prononçait-elle alors avec dédain.

Car elle ignorait comment cela pouvait se faire, mais elle était parfaitement renseignée sur "ce gamin.... ce *petit* voisin....", lequel avait tout près de six pieds, et, au sortir du lycée de Lille, où il avait fait de brillantes études, avait été reçu, des premiers, à l'Ecole industrielle de Roubaix, annonçant son intention de devenir dessinateur.

—Si j'avais encore eu ma mère! murmura Geneviève en relisant la lettre.

Mais, déjà grande fille, jugeant inutile de se confier à Pascaline, elle s'était dit qu'elle allait s'amuser de cet audacieux et le renvoyer, en le raillant, à son école.

Hélas! elle n'était nullement faite pour railler. Et une seconde lettre était là, prouvant qu'elle ne savait pas refuser sa sympathie à un sentiment sincère.

"Oh! que vous êtes bonne d'avoir eu pitié de moi! Votre doux regard d'aujourd'hui me donne autant de courage que d'espoir!"

Et l'éternelle histoire d'amour s'était déroulée entre eux, ce roman toujours jeune malgré sa vieillesse, de deux êtres qui vivent depuis des années l'un près de l'autre, uniquement séparés par un petit mur, sans s'être encore guère remarqués et qui, à l'âge où l'amour s'éveille dans les âmes, sentent tout à coup qu'ils s'appartiennent.

Pour oublier la distance sociale qui existait entre eux, il avait suffi à Geneviève de le rencontrer quelquefois dans leur rue, à la promenade, à l'église.

Ce simple fils de tisserands avait autant d'élégance que d'aimable beauté. Il récompensait bien ses parents des sacrifices qu'ils avaient faits pour l'élever au-dessus d'eux. Ses études l'avaient affiné; et, dans ses yeux hardis, dans son front ouvert, dans ses lèvres bonnes et souriantes, on sentait le brave et honnête garçon lancé à la conquête de l'avenir.

Et, bientôt, Geneviève connaissait ses projets; car elle n'avait pas su lui refuser d'aller, de temps en temps, le soir, au bout de son jardin, s'enfermer en une charmille; et, dans le mur sur lequel s'appuyait la charmille, Jacques avait pratiqué une légère ouverture par où passait sa voix si chaude, si charmeresse.

(*A suivre*)

FEUILLETON.

LA TACHE DE FAMILLE.

Il prit du papier et écrivit: "Ma chère tante, je suis obligé d'accompagner, en qualité d'officier d'ordonnance, mon oncle, le vice-amiral de X, chargé d'une mission diplomatique relative aux Iles d'Hawaï. Nos projets sont momentanément rompus, mais nous les reprendrons, à mon retour. Merci de votre obligeance et de votre bonne réception d'hier. Pendant mon absence pensez à votre bien affectionné Dragon."

La lettre de Gontrand fut comme un violent coup de vent, un véritable "blizzard," qui surprit la tante, au milieu de ses préparatifs de rentrée à Paris. La tante n'aimait pas à être contrariée et il y eut tout un orage dans la maison.

Le vaisseau partit de Brest pour une destination, alors inconnue en France, et, huit jours après, il entrait dans le port de la Nouvelle-Orléans. On avait choisi ce port, de préférence à celui de New-York, pour ne pas donner l'éveil sur les motifs diplomatiques secrets, qui avaient occasionné ce voyage. Gontrand accompagna son oncle à Washington, mais le deuxième jour de son arrivée, après les présentations cérémoniales d'usage, le vice-amiral lui dit: "Neveu, je n'ai pas besoin de toi, je t'ai fait, à grand peine, nommer mon officier d'ordonnance dans cette mission délicate, afin de te mettre en évidence et de contribuer ainsi à ton avancement. Je t'accorde un congé de huit jours, va où tu voudras et au jour fixe, attends-moi sur le pont de la Bellone."

Le capitaine salua d'abord militairement puis serra la main de son oncle et retourna à la Nouvelle-Orléans.

Là, on faisait fête à nos marins français. Nous étions dans la semaine qui suit la Pâque et les réceptions, les bals, les réjouissances de toute sorte, dont la société Néo-Orléanaise venait d'être sevrée pendant les longs jours mornes du Carême, avaient repris, pour un moment toute leur vitalité et battaient leur plein. Le Commandant du navire emmena le soir même de son arrivée, le beau capitaine de dragons à un grand dîner suivi de bal chez l'une des notables familles de la ville. Il le présenta à un ancien capitaine de vaisseau marchand, armateur lui-même qui après avoir amassé une grosse fortune s'était complètement retiré à la Nouvelle-Orléans, où habitait déjà sa famille. C'était un citoyen américain mais de provenance Vendéenne. A l'âge de 39 ans, il avait épousé à la Martinique, où son navire avait fait escale plusieurs fois, une Créole de la plus rare beauté. De ce mariage, il avait eu une fille qui s'appelait Livia.

Livia était née en Amérique. Elle réunissait en elle le beau sang vendéen et le sang créole. Par son éducation, elle avait acquis cette indépendance de caractère, cette liberté d'allures, cette gaillardise de manières, qui distinguent l'Américaine.

Son front était très légèrement rosé et lisse comme le corail. Pas une ride ne jetait son ombre sur cette sérénité virginale. De grands yeux noirs et brillants comme l'escarboucle éclairaient le visage de flammes ardentes. La nacre autour de la pupille, avait des reflets bleuâtres, qui donnaient au regard une acuité étrange. Les sourcils bien arqués, délicatement rejoints au centre, estompaient les paupières larges et fuyantes. Les joues avaient la mateur brunie du vieil ivoire, avec, parfois, des tons chauds et légèrement colorés. Le nez artistement ciselé, mince et diaphane, surmontait deux lèvres rose-pâles, fines aux coins, admirablement découpées. La bouche, petite, qui semblait un nid mignon pour les baisers, laissait voir, dans un sourire, un double rang de perles blanches, brillantes, étroites, serrées. Le menton arrondi, grassouillet, dessinait en son milieu une délicieuse et fascinante petite fossette. L'oreille, bien attachée, était une merveille de délicatesse. Une chevelure opulente, un peu ondulée, d'un noir d'ébène, luisante comme le jais poli, enguirlandait, comme en des festons, cette figure originale, d'une incomparable pureté, d'une beauté exquise et troublante.

Cette tête, si divinement sculptée, reposait sur un cou ondoyant, mais toujours emprisonné dans des collets élevés, qui semblait